Ribié, César
Petit-pot

PETIT-POT,

OU

LES BOUCHERS ET LES CHARBONNIERS;

PARODIE DE

TIPOO-SAÏB,

En Trois Intermèdes, à grand Spectacle;

Ornée de Ballets, Marches, Combats, Evolutions burlesques, Siéges et Banquettes.

Par M. RIBIÉ, Administrateur du Th. de la Gaîté.

Musique nouvelle, de la composition du père *Lajoie*, célèbre chanteur du Pont-Neuf, mort depuis 30 ans.
La décoration du premier Intermède, représente la place aux Veaux.
Celle du second, l'appartement de *Petit-Pot*, décoration nouvelle de l'ancien magasin, rafraîchie aux frais de l'administration.
Et celle du troisième, le port au Charbon, pris dans une des vues de Paris, chez le marchand de Gravures.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 28 Thermidor an XII, (Jeudi 16 Août 1804.)



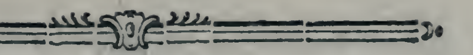
A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PETIT-POT, chef des charbonniers.	*M. Revalard.*
FUMERON, second chef.	*M. Marty.*
BLANCHARD, troisième chef.	*M. Boulanger.*
LÉCHAUDOIR, chef des bouchers.	*M. Pascal.*
LONGE-DE-VEAU, second chef.	*M. Duménis.*
DEVEAU, troisième chef.	*M. Frédéric.*
SERINGUA, bouchère.	*Mlle. Chabert.*
TAPAM, blanchisseuse.	*Mlle. Rivet.*
NOIRET. } Enfans de Petit-Pot.	*Mlle. Rivière.*
BARBOUILLÉ. } Enfans de Petit-Pot.	*Mlle. Ribié.*
Garçons bouchers.	
Charbonniers et charbonnières.	

La scène est à Paris, sur la place aux Veaux, chez Petit-Pot, et sur le port au Charbon.



PETIT-POT.

» Le théâtre représente la place aux Veaux, au lever du » rideau on voit plusieurs bouchers étendus à terre. A » côté, des veaux et autres bestiaux. Du côté droit de » l'acteur. Un cabaret dont l'enseigne a pour devise ça » ne prend pas. De l'autre côté, est une échoppe de » savetier, Noiret et Barbouillé sont étendus sous l'é- » choppe sur de vieux morceaux de cuir. Seringua et » Tapam sont assises, l'une sur une borne et l'autre sur » un banc de pierre à la porte du cabaret. – Au lever » du rideau l'orchestre joue : *Enfans de Paris, quel tems* » *fait-il?* il pleut, etc., ensuite : *pauvres petits infortunés,* » *vous êtes morts avant que d'être nés.*

SCÈNE PREMIERE.

TAPAM, SERINGUA.

TAPAM, *regardant les enfans.*

PAUVRES petits infortunés !

SERINGUA.

Vous êtes morts avant que d'être nés. Eh! quoi ma chère Tapam, leur sort vous attendrit?

TAPAM.

Comme si c'était les miens propres. Et cependant ils ne le sont pas. Mais, vous Seringua, vous si douce, vous si humaine, faut-il que vous soyez la future d'un boucher ?

SERINGUA.

Je ne la suis point.

TAPAM.

Cependant; vous êtes promise à monsieur Longe-de-Veau, l'homme le plus barbare de sa profession.

SERINGUA.

Non, jamais, jamais; ce qu'il vient de faire à Petit-Pot, syndic des charboniers....

TAPAM.

Ah! c'est une horreur! quoi! lui ravir ces deux enfans: qu'ont-ils de commun dans la querelle qu'il a avec leur père? il ne se souvient donc pas de ce beau vers qui est dans la gédie des Précieuses-Ridicules.

» Je ne les punis point des fautes de leur père. »

SERINGUA.

Mais, connaissez-vous le fond de ste querelle qui cause une si fameuse guerre entre les bouchers, et les charbonniers. Il y a quelques noirceurs là de dans.

TAPAM.

Ça va sans dire: mais, ce n'est pas du côté des charbonniers. Ils sont blancs comme neige dans st'affaire là.

SERINGUA.

Mais, qu'est-ce qu'en est l'auteur?

TAPAM.

Y se nomme pas.

SERINGUA.

Mais, le connaissez-vous?

TAPAM.

Oui, je le connais.

SERINGUA.

Ah! dites moi donc qui?

TAPAM.

Ça ne se dit pas, ça se sifle, mais je me fie à vous, quoique vous exerciez la même profession.

SERINGUA.

Restez-là, et laissez moi parler: Longe-de-Veau, me fait la cour il est vrai; mais je ne puis le voir, je ne puis l'aimer. je suis sincère et je vais le prier de renoncer à moi pour toujours. D'après cet aveu, comptez sur mon amitié et ma discrétion. Parlez.

TAPAM.

Eh! bien apprenez donc... *ici les enfans se réveillent.* Mais les pauvres petits enfans se réveillent. « *Les enfans se jettent dans les bras de Seringua et de Tapam.* Chère Seringua! Jurons de les sauver. Les hommes, les bestiaux dorment avec sécurité assurons nous bien de leur sommeil; arrachons ces victimes au sort qui les menace. (*Air: de l'enfant dodo.*

SERINGUA.

Ah! j'en fais le serment du fond de mon cœur.

TAPAM.

Silence! j'entends du bruit dans le cabaret, quelqu'un en sort. C'est l'Echaudoir et Longe-de-Veau. Enfans, replacés vous, ne bougez pas et faites semblant de dormir.

LES DEUX ENFANS.

J'ai faim?

SERINGUA.

Qui dort dine. Soyez tranquilles, le ciel fera le reste. Ayons l'air de dormir aussi.

» Seringua, s'appuie sur la borne à côté des enfans; et Tapam, sur le banc à la porte du cabaret. Elles font semblant de sommeiller.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS. L'ECHAUDOIR, LONGE-DE-VEAU.

LONGE-DE-VEAU.

C'EN est fait, l'heure de la vangeance a sonné Les charbonniers ont vécu.

LÉCHAUDOIR.

Oui, mon cher Longe-de-Veau, l'ordre fatal est donné. Ah! que ne puis-je le révoquer ?

LONGE-DE-VEAU.

Eh! quoi, l'Echaudoir, vous syndic de la communauté, vous avez l'air de vous répentir ! n'avez vous pas juré....

LÉCHAUDOIR.

Je ne fais que cela toute la journée. Mais, immoler d'un seul coup tant de victimes!

LONGE-DE-VEAU.

L'honneur du corps l'exige Plus vous en épargnerez, plus il en restera. Ils ont eu l'insolence de souiller cette place en voulant y déposer leurs marchandises, et y établir leur commerce ; il faut....

LÉCHAUDOIR.

Mais, autrefois ils jouissaient de ce droit; même avant que nous n'y fixions notre marché.

LONGE-DE-VEAU.

Autrefois, nous étions les plus faibles; aujourd'hui, nous sommes les plus forts. Voilà nos droits, ils sont connus et respectés.... mais, je ne vois point ici le soleil de mes pensées.

LÉCHAUDOIR.

Qui, donc?

LONGE-DE-VEAU

Seringua.... La voilà... Un doux sommeil rafraichit ses appas. (*Ici, Seringua s'agite.*) Un songe heureux semble l'occupper.

SERINGUA, *faisant semblant de rêver.*

Aloyau ! tête de mouton ! longe-de-veau !

LONGE-DE-VEAU.

Grand dieu ! c'est de moi qu'elle s'occuppe, combien je suis aimé !

SERINGUA.

C'est un monstre.

LÉCHAUDOIR.

C'est de vous qu'elle parle.

LONGE-DE-VEAU.

Il faut la réveiller.

LÉCHAUDOIR.

Non, laissez la dire, elle est en train. (*ici Longe-de-Veau réveille Seringua.*) Air : Réveillez vous belle endormie.

LONGE-DE-VEAU.

Qui vous agitait si fort durant votre sommeil ?

SERINGUA.

Un monstre.

LONGE-DE-VEAU.

Moi !

TAPAM.

Oui, vous. Nous avons tout entendu.

LÉCHAUDOIR.

Vous ne dormez donc pas ?

SERINGUA.

Qu'il est bête ! peut-on écouter quand on dort.

LONGE-DE-VEAU.

Ah ! maudite blanchisseuse ! tu payeras cher ta fatale curiosité ; tu est l'amie de Seringua, eh bien ! tu ne le reverras plus. à moi garçons bouchers ? éloignez cette femme et qu'elle ne reparaisse jamais ici, c'est un personnage inutile.

TAPAM.

Oui, je méloigne avec regret de seringua, que j'aime, et te laisse au milieu des tiens. Tu est bien digne de la place aux veaux.

Elle sort, et on joue, l'air : où peut-on être mieux.

LÉCHAUDOIR.

Mais, mon ami, je suis le chef, et c'est vous qui donnez toujours des ordres ici. C'est un contre sens.

LONGE-DE-VEAU.

Soyez tranquille, ce ne sera pas le dernier. *Au cabaretier.* M. Ripopée, apportez nous à déjeuner et que nos garçons en fassent autant pour leur monter un peu la tête, un canon à chacun.

» On apporte une table à la porte du cabaret, il y a dessus
» des cervelats, des paquets de couënnes, du pain et du
» vin. On apporte du vin dans des pintes, et on en
» verse aux garçons bouchers. *On joue l'air : à boire, à*
» *boire.*

LONGE-DE-VEAU, *buvant.*

A la mort de Petit-Pot, syndic des charbonniers. *Tout le monde répète.* « oui, oui, » *L'enseigne du cabaret change, et on voit en place.* « A la mort de Petit-Pot.

LONGE-DE-VEAU.

Allez chercher les enfans de Petit-Pot, et qu'ils voyent le sort que nous réservons à leur père.

SERINGUA.

Quelle horreur !

LONGE-DE-VEAU.

Bah ! ce n'est qu'une gentillesse, vous verrez plus loin.
» On amène les enfans, on leur fait voir l'inscription. Ils
» reculent d'horreur. L'orchestre joue : *Grégoire est mort.*

LES ENFANS.

J'ai faim. (*Seringua, leur apporte un panier dans lequel il y a du pain noir.*

NOIRET.

Je n'en veux pas, il est moisi.

BARBOUILLÉ.

J'aimerais mourir que d'en manger, il y a des cri-cris dedans.

SERINGUA.

Les pauvres enfans ! hé bien mes amis, j'aime mieux me priver que de vous voir périr. Voilà pour deux sous de pain d'épices. *Elle tire le morceau de sa poche, les enfans se l'arrachent et le mangent avec avidité.* Il parait que la mort de votre père ne vous ôte point l'appetit.

NOIRET.

Nous voulons apprendre à vivre sans lui.

LÉCHAUDOIR.

Deveau ! que nous veut-il ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DEVEAU.

DEVEAU.

Seigneur l'Echaudoir, un ambassadeur des charbonniers demande à être introduit.

LÉCHAUDOIR.

Je ne veux voir personne.

DEVEAU.

Il apporte de grandes richesses.

LÉCHAUDOIR.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS. FUMERON, *plusieurs charbonniers, le sac sur le dos.*

FUMERON.

Petit-pot mon maitre, que je viens de laisser à la grande pinte, m'envoye vers vous seigneur. C'est au nom d'un père malheureux que j'ose élever ici la voix ; la guerre n'a rien qui l'épouvante ; mais la privation de ses enfans le réduit au désespoir. Il vient de se dépouiller pour payer

leur rançon, quatre sacs de onze boisseaux chacun, pas un fumeron, sa tasse d'argent, ses boutons de manches et sa boucle de col; le tout pésant quatre onces deux gros. Eh! bien seigneur tout est à vous, rendez lui les branches de sa famille, l'espoir de sa maison, chargez mes bras de ce précieux fardeau, faites jouer un petit air : et renvoyez nous ensemble.

L É C H A U D O I R.

Garçon, je suis content de ton noble courage,
Mais ton orgueil ici se serait il flatté
De passer l'Echaudoir en générosité,
Je garde ta rançon, je garde tes richesses.

L O N G E - D E - V E A U.

C'était mon avis, gardons tout et ne rendons rien, portez cela la bas. (*Ici on pousse les charbonniers vers la coulisse.*)

F U M E R O N.

Quoi! ces trésors immenses....

L O N G E D E V E A U.

Nous appartiennent de droit. Contente-toi, que nous te laissions la vie et la liberté, retourne vers ton maître, et dis lui que c'est dans ses foyers même que nous lui porterons notre réponse.

S R R I N G U A.

Quoi barbare! au mépris de l'honneur et des droits les plus sacrés... vous osez...

F U M E R O N.

Mais du moins, rendez moi les enfans, ou la marchandise.

L O N G E-D E-V E A U *indiquant à sa gauche.*

Bazile dont le père demeurait la bas au bout, n'a-t-il pas dit : « ce qui est bon à prendre est bon à garder.

S E R I N G U A.

C'est affreux; allez mon cher Fuméron, allez, retournez vers votre maître, et dites lui que je ne suis qu'une femme....

F U M E R O N.

Je le vois bien.

S E R I N G U A.

Sans doute, mais dites lui que je suis indignée d'un procédé aussi barbare, que si je ne puis parvenir à lui rendre ses malheureux enfans, que je leur servirai de mère, et que je voue à l'exécration les monstre qui privent un père de sa boucle de col, de sa tasse d'argent et de ses boutons de manches.

F U M E R O N.

Quel dévouement sublime! Que de belles choses; je pourrais vous répondre! mais, je m'enroue facilement,

et cela me prive de vous en dire d'avantage. Adieu. Air : *Adieu donc, dame françoise.*

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, excepté FUMERON.

LONGE-DE-VEAU.

Deveau! faites entrer Seringua dans ce cabaret, placez une sentinelle à la porte pour empêcher qu'elle n'en sorte, et une autre à côté de cette échoppe, qu'elle veille sur ces enfans; vous m'en répondez sur votre tête. Deveau, suivez moi.

SCENE VI.

LES DEUX SENTINELLES, SERINGUA.

SERINGUA.

Quelle horrible situation! vouloir le bien et ne pouvoir le faire! quel parti prendre? Ces deux sentinelles me sont connues; si je pouvais les mettre dans mon parti. Ces enfans paraissent bien occupés, le ciel les inspirerait-il? S'il pouvait travailler à leur délivrance?

» Ici, les enfans ont trouvé des tranchets, ils les éguisent » doucement et perceut le fond de la toile de l'échoppe » par laquelle ils vont sortir. Air : *Je suis un pauvre » remouleur.* «

Détournons l'attention de ces deux hommes, par un couplet. (*Elle chante.*)

Air : *Tandis que tout sommeille.*

Un jour, nous dit l'histoire,
Deux aimables enfans,
Gardés par des tyrans
D'odieuse mémoire,
Pour s'echapper,
Pour les tromper,
Travaillaient avec zéle,
Tandis que d'un autre côté
Un ami de l'humanité,
Pour leur rendre la liberté,
Charmait la sentinelle.

» La sentinelle, qui est près des deux enfans, s'en éloigne un » peu, et approche de Seringua, pendant ce temps les en- » fans s'échappent par la trouée qu'ils ont faite.

SERINGUA.

Les enfans se sauvent par-là.

» Elle indique le coté opposé. Les deux sentinelles cou- » rent après, Seringua se sauve elle même. *Le thédtre*

» *change*, et représente une chambre rustique, mais
» grande, un fauteuil antique dans le milieu. On pousse
» deux vieux grabats de droite et de gauche; ils ont des
» rideaux verds déchirés. Les charbonniers et les char-
» bonnières forment une marche; les hommes portent
» des brocs de vin, et les femmes des verres, Petit-pot
» entouré de plusieurs charbonniers et de femmes les
» suit: il dit:

PETIT-POT.

Mes amis, ce jour est un grand jour, il doit être à jamais inscrit dans les fastes de l'histoire. Je me suis saigné, vous le savez; mais c'est pour mes pauvres enfans. Je vais donc les revoir, je vais donc les presser contre le sein paternel d'un père, que la fête la plus brillante soit le signal de mon bonheur, n'épargnez rien dans ces momens fortunés. Blanchard voila dix paquets de centimes, vites deux langues fourrées, un pain de quatre livres, deux pintes de plus, et dansons.

» Ici on entend une musique bien marquée; Fumeron
» entre, il a l'air triste, tout le monde l'entoure; l'or-
» chestre joue: allez vous en gens de la noce «.

Grand dieu, mon cher Fumeron! quelle tristesse se peint dans tes regards? Quelle affreuse nouvelle viens-tu m'apprendre? Eh! bien mes chers enfans...

FUMERON.

Seigneur, il n'y faut plus penser.

PETIT-POT.

Ils sont frits?

FUMERON.

Non seigneur. Mais ils ne veulent pas les rendre, en vain j'ai déployé toute mon éloquence, en vain j'ai fait les beaux bras, mais malgré mon talent, ça na pas pû prendre.

PETIT-POT.

Ca prendra.

FUMERON.

Je ne crois pas.

PETIT-POT.

Tu me rapportes donc...

FUMERON.

Rien seigneur, ils disent que ce qui est bon à prendre...

PETIT-POT.

Je sais: c'est un proverbe; allons mes amis, rengainez votre compliment: Blanchard rends moi mes cent sols, nous allions faire un si bon repas, maintenant il ne sagit plus de manger, il faut songer à nous battre, éloignez vous, je vais passer dans ma cuisine pour méditer un moment (*à Fumeron.*) Cher ami ne m'abandonne pas dans cette affreuse circonstance, je compte sur ton bras et sur ton amitié. (*Tout le monde se retire, excepté Fumeron.*)

SCENE VII.

FUMERON, *seul.*

QUEL pas de clerc je viens de faire là. ça ne me fera pas d'honneur dans le quartier : j'avais une si bonne idée ; serai-ce ma faute? Je n'avais peut-être pas ce ton persuasif si utile pour une telle démarche, il fallait peut-être plus d'âme dans mon débit, moins de fierté dans la manière de me présenter à un vainqueur, quand on vient demander une grace, il ne faut pas se présenter de l'air de quelqu'un qui doit en accorder une. Oui, oh! je sens bien cela à présent ; mais il est trop-tard ..... mais que vois-je? deux femmes, soutenues par deux enfans! me trompai-je ? ce sont les Petits-Pots de notre maître. *musique.* Il serait plus naturel que j'allasse au-devant d'eux, que de rester là ; mais il est apparament décidé que je n'aurai pas le sens commun d'aujourd'hui, continuons et la journée sera bonne. (*Seringua et Tapam, entrent soutenues par les deux enfans.*)

SCENE VIII.

FUMERON, SERINGUA, TAPAM, LES 2 ENFANS.

SERINGUA.

JE n'en puis plus.

TAPAM.

Je succombe.

LES DEUX ENFANS.

Reposez-vous sur moi.

FUMERON, *se place au milieu d'eux, et déploie un papier à leurs pieds.*

Quel tableau touchant! la vertu est soutenue par l'innocence, et la reconnaissance de ma montre est à leurs pieds : eh! quoi, femme adorable, c'est vous qui avez sauvé ces malheureux enfans ? ah! vous allez rendre la vie à leur père ; cachez-vous, cachez-vous derrière la tapisserie, je ne veux pas lui dire tout de suite.

NOIRET.

Que tu ès bête! pourquoi retarder son plaisir ? Papa, papa! (*Tout le monde entre.*)

SCÈNE IX.

PETIT POT, *vers ses enfans.*

Qu'entends-je ? que vois-je ? grand dieu ? mes enfans ! qui me les a rendus ? à qui dois-je mes Petits-Pots ?

FUMERON.

A ces deux femmes.

PETIT-POT.

Deux boisseaux de charbon à chacune.

SERINGUA ET TAPAM.

Oh ! seigneur !

PETIT-POT.

Acceptez mes largesses.

FUMERON.

Mais comment avez-vous pu faire ?

SERINGUA.

J'étais restée seule sous la garde d'une sentinelle. . . .

PETIT-POT.

Taisez-vous madame, et ne l'écoutez pas, il va vous faire faire un récit de ce que tout le monde a vu ; c'est bien dramatique n'est-ce-pas ? songeons plutot à nous divertir, que la fête commence, et qu'on prépare le repas, je mets vingt sols de plus, tiens Blanchard, voilà six franc et que ça soit bon.

» Les deux femmes et les petits enfans se grouppent
» autour de Petit-Pot, qui se met dans le fauteuil et un
» ballet grivois s'exécute, les femmes ont des guirlandes
» de pommes ; à la fin du ballet, on entend frapper
» fortement à la porte.

PETIT-POT.

Qu'est-ce que signifie ce bruit ?

BLANCHARD.

Seigneur, c'est Longe-de-Veau, envoyé par l'Echaudoir, et qui vous apporte des paroles de paix.

PETIT-POT

Qu'il entre, mesdames et vous mes enfans, retirez-vous, sans vous éloigner. . . . Je ne sais pas si cela se peut, mais il faut que cela soit comme ça, (*musique*, tenez mettez-vous derrière moi et ne remuez point.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LONGE-DE-VEAU.

PETIT POT.

EH bien, colas ! que me veux-tu ?

LONGE-DE-VEAU.

Petit-pot écoute, mon maitre ma chargé de t'apporter des paroles de paix.

PETIT-POT.

Que Dieu soit loué. je l'accepte. si les conditions en sont honorables, tu me vois prêt à y souscrire.

LONGE-DE-VEAU.

Livres nous ta maison, tes bateaux, tout ce que tu possèdes, et soit libre.

PETIT-POT.

Hé bien Fumeron, qu'est-ce que tu dis de cela ?

FUMERON.

Je dis, hem ! sans cela je répondrais d'une jolie manière.

PETIT-POT.

Imprudent ennemi, ne crains tu pas, qu'usant de représailles avec toi, qui te charges d'un si ridicule message, je ne te retienne ici.

LONGE-DE-VEAU.

Tu t'en garderais bien, tes enfans seraient à jamais perdus pour toi.

PETIT-POT.

Mes enfans ! tiens les voilà, il ne sont plus en ta puissance.

» Longe-de-Veau fait une grimace horible, les enfans se » moquent de lui, l'orchestre joue l'air : *changez-moi* » *cette tête.* «

LONGE-DE-VEAU.

Qui a pu nous les ravir ?

FUMERON.

Nous te le dirions bien, mais cela te retiendrait trop long-temps ici, veux-tu prendre quelque chose avant de t'en aller.

LONGE-DE-VEAU.

Je ne veux rien.

PETIT-POT.

Offrez-lui ce que vous avez de meilleur.

» Tout le ballet se grouppe autour de lui, et le tourmente » en lui offrant différents objets qu'il repousse. «

LONGE-DE-VEAU.

Laissez-moi, ça ne se fait plus ; perfides ennemis, vous nous avez trompés, mais notre vengeance est prête ; vôtre mort est certaine, tremblez ! vous allez tous périr ; adieu.

FUMERON.

Que nous sommes bêtes, il nous dit des injures, il nous menace de la mort, il a gardé nos enfans et leur rançon, et nous le laissons aller.

PETIT-POT.

Mes amis, voici l'instant de notre gloire, le triomphe nous attend, prenons nos armes, mettons nous en marche et dévançons notre ennemi.

» Petit-Pot fait faire un exercice ridicule, aux charbonniers, ensuite, les femmes prennent des fagots, elles ont à leur tête, un homme habillé en femme, la pipe à la bouche, qui lui sert de tambour, elles font une espèce d'exercice avec plus de justesse que les hommes, elles battent le briquet, et lorsque l'amadou prend feu, toute le monde sort. (*le théâtre change*) et représente une partie du port. On voit plusieurs bateaux de charbon et plusieurs petits bateaux qui apportent des charbonniers, qui s'y retranchent. Les bouchers arrivent et se mettent en devoir d'attaquer les gros bateaux, il veulent établir des planches pour communiquer aux grands bateaux ; mais ils sont repoussés, plusieurs tombent dans l'eau, un combat s'engage sur terre, une partie de bouchers s'empare du grand bateau, les femmes s'échappent sur un plus petit, et en s'en allant elles y mettent le feu et retirent la planche. Pendant que le bateau brûle, le combat continue sur terre, Petit-Pot est renversé, il tombe à côté de plusieurs mourans. «

PETIT-POT.

Grand dieu ! je succombe... je meurs.. père infortuné ! faut-il expirer loin de mes pauvres enfans. Adieu, premières, adieu parquet, adieu public, doux et sensible, vous ne me verrez pas long-temps.... mais je ne suis pas à mon aise ici pour mourir, je donne toujours sur le côté gauche, passons par là pour le dénouement, je trouverai ce quil me faut, vienne l'ennemi quand il voudra, je suis prêt a rendre l'âme. (*Tout le monde reparait.*)

LONGE-DE-VEAU.

Petit-Pot manque à notre triomphe, tout est vaincu, lui seul a fouiné.

FUMERÒN.

Il en est incapable, il ne se sauve jamais, il aimerait mieux se faire éreinter, hélas ! le chef des charbonniers,

errant, confondu dans la foule des morts, aura péri sans doute, nous ne le reverrons que ce soir à l'auberge, j'en suis sûr.

LONGE-DE-VEAU.

Donnez une lanterne à ces petits barbouillés, et qu'ils cherchent et me rapportent le corps de leur père.

FUMERON.

Y pensez vous, Monsieur, y pèze deux cent cinquante, et puis c'est d'un fier effet ce que vous nous offrez là.

LONGE-DE-VEAU.

Obéissez.

BARBOUILLÉ.

Je ne veux pas, on va siffler.

LONGE-DE-VEAU.

Eh! bien chers compagnons de ma gloire, cherchez vous même : *Un soldat avec un flambeau cherche :* PETIT-POT, *trouve sous sa main une cruche, et la casse sur la tête du soldat et lui dit :*

Reconnais Petit-Pot.

LE SOLDAT.

Je suis mort.

LÉCHAUDOIR.

C'est bien fait, il a de la lumière et y se laisse taper.

LONGE-DE-VEAU *à Seringua.*

Et vous perfide, ne croyez pas vous soustraire aux liens sacrés que je veux former ici même sur la place de mon triomphe, au milieu des morts et des mourants, que mon mariage. . . .

FUMERON.

La place est bien choisie, il y a de quoi faire une belle contredanse.

PETIT-POT.

Arrête, misérable, et si la foudre allait se détacher du ceintre ?

FUMERON.

Grand Dieu ! si votre foudre éclate, épargnez le ballet, c'est lui seul qui nous a sauvés.

LONGE-DE-VEAU.

Je crains peu tes menaces, meurs comme un pauvre sot et laisse nous tranquilles.

PETIT-POT *au Ceintre.*

Camus, lachez le tonnerre.

CAMUS *du ceintre.*

Tout à l'heure.

PETIT-POT.

Lachez donc.

CAMUS.

Je bats le briquet.

FUMERON.

Tiens le tonnerre à présent. On peut ben dire que v'la un dénouement qui tombe des nues. Ne lachez rien ça ferait encore de la fumée. Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort, au lieu de baisser le rideau tout de suite, ranimons la scène, que les morts ressuscitent, que la danse commence et que tout le monde s'embrasse, pardonnons nous mutuellement nos fautes, je demande grace pour l'auteur.

BALLET.

FIN.

